



REAL MONASTERIO
DE SANTO DOMINGO DE SILOS
(BURGOS)

27 octobre 1913

Monsieur le Marquis

Si je n'avais pas vécu dans une solitude où les bruits du monde n'arrivent que tardivement et où toutes les communications sont lentes et difficiles, je n'aurais pas attendu ce jour pour vous envoyer mes sincères condoléances. Si un voyage à Madrid n'eût pas été pour moi absolument impossible, j'aurais regardé comme un devoir de suivre le convoi de votre illustre frère.

Depuis trente trois ans que je suis en Espagne, vous avez été, l'un et l'autre, mes meilleurs amis et mes constants appuis. Quand j'y arrivai, en 1880, tout le monde se rappelait les vaillantes luttes que vous aviez soutenues en faveur de l'unité catho-
lique

et le groupe d'hommes de talent qui s'était formé
autour de vous arrivait à compter dans la politique.
J'ai trouvé parmi vos amis mes meilleurs et plus
fidèles auxiliaires et il suffisait, pour gagner absolu-
ment leur confiance, que j'eus l'honneur d'être
présenté par l'un de vous. La Providence fit que je
me trouvais à Madrid lors de la fondation de l'Union
catholique et aussi, hélas! du commencement de la
résistance, criminelle à mes yeux, qui fut opposée
à cette tentative de salut. Dès lors je compris de quel
côté était la vérité, la fidélité à l'Église et le véritable
intérêt de la Patrie espagnole. J'ai admiré la ténacité
avec laquelle vous avez poursuivi le dessein de donner
à l'Église un journal qui sans être carliste, défendrait
courageusement le catholicisme sans s'insérer à
un parti d'aujourd'hui sans avenir et plaçant les
intérêts particuliers au-dessous de ceux de l'Église et
des papes des Souverains Pontifes. Profondément dévoués
à la religion l'un et l'autre, vous avez compris
qu'il ne fallait pas la solidariser avec un passé qui
a eu ses gloires, mais aussi ses faiblesses, qu'il fallait

accepter dans les nouveautés, amenées parfois par des changements regrettables et des agissements fâcheux, qu'il fallait accepter tout ce qui est acceptable et toléré au moins par l'Eglise, qu'il fallait en un mot être de son temps et de son pays, tout en restant catholique et en servant l'Eglise en même temps que la dynastie régnante. Vous m'avez fait comprendre tout cela et je vous ai admirés l'un et l'autre, mais surtout vous, Monsieur le Marquis, pour votre persévérance et votre fidélité, en dépit des plus outrageantes injustices. J'ai toujours tenu à honneur de dire que j'étais l'intime ami des deux frères et spécialement le votre, de vous, Monsieur le Marquis.

Je n'oublierai jamais que dans votre maison de La Calle San Jeronimo, vous me montriez à notre première entrevue, le volume de l'Année liturgique de mon maître et père dom Guéranger, qui vous avait servi le matin même. Je vous vois encore, le 7 décembre 1880, passant toute une après-midi avec moi dans le bureau du ministre Bigallat et arrachant à celui-ci l'autorisation qui permettait notre établissement à Silos et du même coup celle de toutes les communautés françaises qui étaient en instance

et le groupe d'hommes de talent qui s'était formé
autour de vous arrivait à compter dans la politique.
J'ai trouvé parmi vos amis mes meilleurs et plus
fidèles auxiliaires et il suffisait, pour gagner absolu-
ment leur confiance, que j'eus l'honneur d'être
présenté par l'un de vous. La Providence fit que je
me trouvais à Madrid lors de la fondation de l'union
catholique et aussi, hélas! du commencement de la
résistance, criminelle à mes yeux, qui fut opposée
à cette tentative de salut. Dès lors je compris de quel
côté était la vérité, la fidélité à l'Église et le véritable
intérêt de la Patrie espagnole. J'ai admiré la tenacité
avec laquelle vous avez poursuivi le dessein de donner
à l'Église un journal qui sans être carliste, défendrait
courageusement le catholicisme sans s'insérer à
un parti d'homme sans avoir et plaçant les
intérêts particuliers au-dessous de ceux de l'Église et
des papes des Souverains Pontifes. Profondément dévoués
à la religion l'un et l'autre, vous avez compris
qu'il ne fallait pas la solidariser avec un parti qui
a eu ses gloires, mais aussi ses faiblesses, qu'il fallait



REAL MONASTERIO
DE SANTO DOMINGO DE SILOS
(BURGOS)

La voix publique nous dit que vous êtes malade. Nous supplions Dieu de vous conserver, pour votre famille sans doute, mais avant tout pour la Patrie espagnole et pour l'Eglise que vous voulez servir jusqu'à votre dernier soupir. Il y a bien longtemps qu'un homme qui était peut-être un adversaire politique, mais qui était de notre voisin et notre ami, D. Pedro Gonzalez Marron, me disait : « El Sr. Marqués de Pidal es un hombre del todo respetable ». J'étais heureux de l'entendre ainsi parler de mon premier ami espagnol et la suite des événements m'a appris que ce jugement était parfaitement d'accord avec la réalité des choses.

Vos fidèles clients de Silos ne vous manqueront pas dans ces tristes circonstances. Ils ne peuvent vous servir que par leurs pauvres prières; ils les ont adressées à Dieu dès que la fatale nouvelle leur a été connue. Ils continueront à les faire monter au ciel pour

vos familles comme pour vos personnes.

J'avais espéré vous voir enfin pendant le verano qui a été si tôt terminée par des pluies prématurées et continues. Je voudrais vous faire voir ici le résultat de nos travaux et vous présenter une famille religieuse qui est bien un peu la vôtre et qui sait ce qu'elle vous doit. Lors de la visite de l'Infante, j'ai eu pour voisine de table la dame d'honneur et j'ai appris d'elle avec grand plaisir que le Beltrán de Lis, mari de votre fille aînée, était son propre frère. Je crois même que ce jeune ménage vous a déjà donné un petit fils. Que Dieu bénisse cet enfant comme toute la famille et la maintienne dans cette ligne de conduite qui remonte jusqu'à votre illustre père, le conseiller trop peu écouté d'Isabelle II et le négociateur de ce concordat qui a procuré à l'Eglise et à l'Espagne presque un siècle de pacifique et glorieuse entente.

En terminant, Monsieur le Marquis, permettez-moi de joindre à mes sentiments d'assui reconnaissant et fidèle l'expression de l'affectueux respect de toute ma communauté qui s'unit à votre douleur et vous offre ses plus respectueux hommages comme à un bienfaiteur signalé.

+ Fr. Prospero Guespin Abbé de Ligny

Je vous demande pardon de vous adresser cette lettre à un secrétaire et non pas suite de mi lettre y joint; mais vous ne me permettez plus d'écouter.